

**Zeitschrift:** Genava : revue d'histoire de l'art et d'archéologie  
**Herausgeber:** Musée d'art et d'histoire de Genève  
**Band:** 12 (1934)

**Artikel:** À propos du portrait de George Eliot par D'Albert-Durade à la Bibliothèque Publique et Universitaire de Genève  
**Autor:** Fatio, Guillaume  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-728021>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 29.12.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



## A PROPOS DU PORTRAIT DE GEORGE ELIOT PAR D'ALBERT-DURADE

à la Bibliothèque Publique et Universitaire de Genève.

GUILLAUME FATIO



GEORGE Eliot, de son vrai nom Mary Anne Evans, figure au premier rang parmi les écrivains de l'Angleterre de la seconde moitié du dix-neuvième siècle. Après des traductions et des essais critiques, ses romans eurent le plus grand succès, car on y sentait passer un large souffle d'humanité, allant aux humbles qui souffrent, tout en ne ménageant pas ceux qui se drapent dans leur orgueil ou leur propre justice.

Avant de se lancer dans la carrière littéraire, George Eliot, alors âgée de trente ans, passe par une crise physique et morale aiguë. Obsédée par le sentiment de son imperfection et de ses torts envers autrui, elle condamne sa misère spirituelle et son orgueil. Puis, la mort de son père, le 31 mai 1849, est un effondrement pour la jeune fille qui, à la veille de l'événement, écrit : « Que ferais-je sans mon père ? — Ce sera comme si une partie de ma nature morale m'était arrachée ! » Des amis l'entourent, l'emmènent sur le continent et la déposent à Genève, où sa convalescence morale s'opère. C'est de ce séjour que nous voudrions dire ici quelques mots pour montrer l'influence que peut exercer sur une âme angoissée le milieu où elle se trouve fortuitement appelée à vivre.

Dans une lettre écrite en 1849, avant d'aller à Genève, George Eliot dit que le génie de Rousseau a fait passer à travers son être intellectuel et moral ce frisson électrique qui l'a rendue apte à de nouvelles perceptions et a fait, pour elle, de l'homme et de la nature un monde nouveau de pensée et de sentiment ; et cela, non pas en lui enseignant une nouvelle croyance, mais simplement par le fait que le souffle puissant de l'inspiration de Jean-Jacques a tellement vivifié ses facultés qu'elle a été capable de se former, d'une façon plus définie, des idées qui, précédemment, avaient flotté

comme de vagues soupçons dans son âme. Le feu du génie a si bien fondu ensemble des pensées et des préjugés anciens qu'elle s'est sentie prête à créer de nouvelles combinaisons.

\* \* \*

Après avoir passé par Paris, Lyon, Avignon, Marseille, Nice, Gênes, Milan, Côme, le lac Majeur, Martigny, Chamonix, George Eliot arrive à Genève à la fin de juillet 1849. Elle s'établit dans une pension qui se trouvait dans la propriété de Plonjon, située au bord du lac sur une petite éminence à quelques centaines de mètres en retrait de la route d'Hermance (le parc des Eaux-Vives actuel). Ce séjour constitue un délicieux et apaisant changement après la longue maladie et la mort de son père, après la monotonie et l'ennui de la vie provinciale anglaise dans un endroit comme Coventry, où il y a peu de beauté naturelle pour reconforter une âme déprimée. Voici quelques extraits de sa correspondance adressée à ses amis<sup>1</sup>:

« Quant à mon établissement ici, il n'a rien de désagréable. La famille où je suis a l'air ordonnée et heureuse. Je me suis fait une amie, une Anglaise âgée, M<sup>me</sup> Locke, qui vivait à Ryde; une jolie vieille dame, qui a beaucoup de finesse et de connaissance du monde. Elle commença par me dire, au déjeuner, des choses très aimables sur un ton plutôt acariâtre. Je l'aimais déjà mieux au dîner et au thé, et, aujourd'hui, nous sommes très intimes. J'espère seulement qu'elle restera, car elle est le genre de personne à qui j'aimerais parler, pas du tout sympathique, mais originale.

« Le fait de descendre pour le thé m'ennuie et je m'en échapperai dès que je pourrai, à moins que je n'y trouve des journaux à lire. Une dame américaine brode des pantoufles, sa mère la regarde et ne fait rien. Un marquis et son ami jouent au whist. *Madame*, la maîtresse de maison, dit des choses si vraies qu'elles sont insupportables. Elle est obligée de parler à chacun et couvre leurs niaiseries de quelque observation appropriée. Elle a été très bonne et maternelle envers moi. Je l'aime mieux chaque fois que je la vois. J'ai trouvé de la tranquillité, du confort, que puis-je souhaiter d'autre pour redevenir un être bien portant et raisonnable ? Tant que je ne pourrai apporter de la joie et de la paix dans mon cœur et sur mon visage, je ne veux plus être près de mes amis, mais soyez assurés qu'alors l'affection sera rendue facile.

« 8 août 1849. — Ma vie serait délicieuse si nous pouvions conserver toujours le même groupe de personnes, mais, hélas ! je crains qu'une génération partira et une autre arrivera si vite que je n'aurai pas envie de me lier avec aucune. Ma bonne dame Locke ne s'en va pas, c'est une consolation. Elle est une mère pour moi; elle m'aide à acheter mes bougies et à faire mes emplettes; elle prend soin de moi et

<sup>1</sup> D'après J. W. Cross, *George Eliot's life*.



1



2

Pl. XX. — 1. Firmin Massot, Portrait de Capodistrias. — 2. D'Albert Durade, Portrait de George Eliot. — Bibliothèque Publique et Universitaire, Genève.





elle est heureuse quand elle voit que je jouis de la conversation ou de quelque autre chose. Les Saint-Germain sont des gens délicieux : la marquise me semble être la personne la plus aimable que j'aie jamais vue, d'une bonté telle que cela rend tout à fait naturelle l'ultra-politesse de ses manières. Elle est très bonne et dit de moi : « Je m'intéresse vivement à mademoiselle ! » Le marquis, son époux, est le mieux élevé et le plus inoffensif des hommes. Il parle très peu, chacune de ses phrases semble être une terrible gestation et sort fortissimo ; mais il m'en destine généralement une et a l'air de jouir de mes pauvres morceaux de musique. (Rappelez-vous que je vous raconte toutes ces trivialités pour satisfaire votre vanité et pas la mienne, parce que vous commencez à être honteux de m'aimer.)

« Un monsieur à cheveux gris a pris goût à me parler philosophie, mais, hélas, lui et un très agréable jeune homme, qui est avec lui, sont partis pour Aix-les-Bains. Il y a un jeune Allemand, le baron de H. Je crois qu'il ne doit pas avoir plus de vingt-trois ans, de très bon caractère mais ennemi acharné de toute galanterie. J'imagine qu'il est communiste, mais il a l'air d'avoir été raillé au sujet de ses opinions par *Madame* et les autres, jusqu'à ce qu'il se soit déterminé à garder un silence digne sur ces questions. Il commence à m'adresser la parole et je crois que nous pourrions devenir de bons amis, mais il est parti pour une ascension du Mont-Rose.

La gouvernante est une Allemande aux opinions morales qui réjouiraient M. Bray. La pauvre âme se trouve dans un monde d'étrangers et a souvent l'air de souffrir de sa solitude. Sa situation est très difficile et la peur, dit-elle, lui procure souvent des douleurs au cœur. *Madame*, la patronne, est une femme d'une certaine culture et de grand talent, très friande de politique, dévorant les journaux et ayant une opinion toute prête à votre usage sur tous les sujets.

Dimanche dernier, j'ai été avec elle à une petite église près de Plonjon (au Pré l'Evêque) et je pouvais facilement me croire dans une chapelle indépendante en Angleterre. L'esprit du sermon n'était guère plus élevé que celui de notre ami le Dr Harris et le texte : « Que dois-je faire pour être sauvé ? » — La réponse de Jésus était escamotée, comme d'habitude. Aujourd'hui, j'ai été entendre l'un des prédicateurs les plus célèbres, M. Munier. Son sermon était vraiment éloquent, entièrement écrit, mais dit avec tellement d'énergie et de sentiment qu'on ne pensait pas au manuscrit. Il est curieux de voir comment le dévouement à la patrie, le patriotisme sont placés, dans les sermons, comme la vertu principale, même avant les devoirs envers l'Eglise. En Angleterre, nous n'en entendons jamais parler après avoir quitté l'école.

« Le brave marquis va avec sa famille et ses domestiques, tous bien habillés, à l'église catholique. Ce sont des gens ordrés, il n'y a rien, à part leur langage, leur caractère original et leur politesse, qui les distingue de nos meilleures familles aristocratiques anglaises.

« Je suis tout à fait confortable. Chacun est bon pour moi et a l'air de m'aimer. Je sais que votre bon cœur se réjouira de cela. Priez pour que la devise de Genève « *Post tenebras lux* » devienne la mienne !

« 20 août 1849. — Il est arrivé une nouvelle famille allemande de Francfort : M<sup>me</sup> Cornelius et ses enfants. Elle est la fille du plus riche banquier de cette ville et, ce qui vaut mieux, pleine de cœur et d'esprit, avec une physionomie qui le dit avant qu'elle ouvre la bouche. Elle a plus de lecture que la marquise, étant Allemande et protestante, et c'est un vrai rafraîchissement de causer avec elle pendant une heure.

« La chère marquise est une véritable dévote catholique. C'est magnifique de l'entendre parler de l'aide qu'elle éprouve dans le confessionnal, car nos tête-à-tête se sont orientés, ces derniers temps, sur les questions religieuses. Elle me dit que je suis dans une mauvaise voie sous le rapport de la religion : « Peut-être vous marierez-vous, et le mariage, chère amie, sans la foi religieuse... » Elle dit que je me suis isolée par les études, que je suis trop froide et que j'ai trop peu de confiance dans mon lot. Elle ajoute que signor Goldrini (le jeune Italien qui était ici pour une semaine) lui a dit, après qu'il m'eut parlé un soir : « Vous aimerez cette demoiselle, j'en suis sûr », et elle a trouvé que sa prédiction était juste.

« Les gens s'habillent ici et pensent à la toilette encore plus qu'en Angleterre. Vous ne me reconnaissez pas si vous me voyiez maintenant. La marquise s'est chargée du rôle de femme de chambre et m'a coiffée ; elle a supprimé toutes mes boucles et a arrangé deux choses qui sortent de chaque côté de ma tête, semblables à celles qui sont sur la tête du sphinx. Tout le monde dit que je suis infiniment mieux, aussi je me sou mets, quoique je me trouve moi-même plus laide que jamais, si c'est possible.

« 28 août 1849 — M<sup>me</sup> de Ludwigsdorff, la femme du baron autrichien, a passé ici deux jours et reviendra. Elle est belle, animée et intelligente ; Anglaise pure de naissance, mais tout à fait étrangère de manières et d'apparence. Elle, ainsi que les autres, vont aller passer l'hiver en Italie. Rien ne m'ennuie plus maintenant ; je me sens tout à fait chez moi et je serai vraiment confortable quand j'aurai tous mes bibelots autour de moi. Cet endroit me paraît chaque jour plus joli : le lac, la ville, la campagne, avec ses arbres majestueux, les montagnes superbes dans le lointain ; on a peine à se croire sur terre ; on pourrait vivre ici et oublier qu'il existe une chose comme le manque de travail ou le chagrin. La présence perpétuelle de toute cette beauté a quelque peu l'effet du mesmérisme ou du chloroforme ; il me semble parfois que je tombe dans un état d'engourdissement agréable, sur la limite de l'inconscience, et qu'il me faudrait être fortement secouée pour me réveiller.

« Dimanche, il y avait grande fête sur le lac, c'était la fête de la Navigation. Je suis sortie avec quelques autres dames dans le bateau de M. de H. au moment du coucher du soleil et j'ai pu absorber le plus riche breuvage de beauté imaginable. Tous les bateaux de Genève étaient sous leur plus belle parure. Quand la lune et

les étoiles se montrèrent, on fit partir des bateaux de magnifiques feux d'artifice. Le mélange des rayons d'or et d'argent sur la surface du lac, les couleurs gaies des embarcations, la musique, le magnifique feu d'artifice et la pâle lune, regardant le tout avec une sorte de grave surprise, constituèrent une scène de parfait enchantement; et notre cher vieux Mont-Blanc était présent dans sa robe d'hermine blanche. Je ramais tout le temps et de là vient ma fatigue.

« 4 octobre. — Je déménage le 9 octobre pour aller dans ma nouvelle résidence. Je ne regretterai pas de quitter celle-ci car la maison commence à devenir sombre, quoique les glorieux marronniers méritent encore qu'on les admire. Vous avez entendu parler de quelques-unes des personnes que j'ai décrites. Il y a encore une chère petite vieille fille, M<sup>lle</sup> Faizan, qui est une très bonne amie pour moi, extrêmement terre-à-terre et s'occupant de menus détails; mais, vraiment, des gens de cette espèce vous sont parfois un réconfort quand on n'a pas assez de force pour quelque chose de plus stimulant. Elle est un spécimen de ces âmes heureuses qui ne demandent rien autre que le travail du moment, quel que soit ce travail; qui sont satisfaites de vivre sans savoir si elles effectuent quelque chose, mais qui font en réalité beaucoup de bien, simplement par leur calme et leur maintien. Je ris quand je l'entends dire, sur un ton de remontrance: « M<sup>me</sup> de Ludwigsdorff dit qu'elle s'ennuie quand les soirées sont longues; moi, je ne conçois pas comment on peut s'ennuyer quand on a de l'ouvrage, des jeux ou de la conversation. »

« M<sup>lle</sup> Faizan m'a avoué que, le premier jour qu'elle a été assise à côté de moi, elle m'a regardée et s'est dit: « Cela c'est une dame sérieuse, je ne crois pas que je l'aimerai beaucoup! » Mais, dès que je lui ai parlé, elle a senti qu'elle pouvait m'aimer. Ensuite elle m'a prêté un roman religieux, écrit par son cousin, dans lequel il y a un terrible infidèle qui ne veut pas croire et déteste tous ceux qui croient. Puis elle m'invita à me promener avec elle et à aller causer dans sa chambre; enfin elle m'offrit d'aller avec elle à l'Oratoire, jusqu'à ce que je finisse par me sentir mal à l'aise à l'idée qu'on me croyait évangélique et que j'avais gagné son affection sous de faux prétextes. Je dis alors à M<sup>lle</sup> Faizan que j'allais faire le sacrifice de sa bonne opinion et lui confesser mes hérésies. Je m'attendais tout à fait, d'après son attitude et son caractère, qu'elle me lâcherait avec horreur, mais elle est aussi bonne que jamais.

« 4 octobre 1849. — Je désire que vous ayez ma nouvelle adresse. Je crois avoir enfin trouvé ce qu'il me faut. Je serai la seule pensionnaire. L'appartement est assez joli, avec une alcôve, de sorte que ma chambre a l'air d'un salon pendant le jour. Les habitants sont: M. D'Albert, un artiste de toute respectabilité, et sa femme, une personne ayant l'air très bonne et comme il faut, avec deux garçons qui semblent bien élevés. Ils paraissent désireux de m'avoir et sont disposés à faire n'importe quoi pour m'arranger. Je vivrai avec eux, c'est-à-dire je dînerai avec la famille et prendrai mon petit déjeuner dans ma chambre. Le prix est de 150 francs

par mois, la lumière comprise. M. et M<sup>me</sup> D'Albert sont d'âge moyen, musiciens et on me dit qu'ils ont beaucoup d'esprit. J'espère que la dépense ne dépassera pas mes moyens pour quatre ou cinq mois. Il y a un joli salon et une belle salle à manger; leur milieu social est très bon. Quand je serai suffisamment bien installée dans ma nouvelle pension, je vous écrirai. Mon adresse sera: M. D'Albert, rue des Chanoines 107. »

\* \* \*

Il vaut la peine de dire ici quelques mots de cette famille où George Eliot va passer un temps délicieux, dont l'agréable souvenir lui resta jusqu'à la fin de ses jours. M. D'Albert-Durade avait alors quarante-cinq ans. Né à Lausanne et ayant, tout jeune, perdu ses parents, il fut recueilli et élevé par M<sup>lle</sup> Durade, une Genevoise, qui l'adopta. C'est ainsi que le nom de Durade fut ajouté à son nom de famille D'Albert. Il fit des études supérieures à l'Académie de Genève, se destinant d'abord au ministère évangélique, mais, abandonnant cette première idée, il se voua à la peinture et entra dans l'atelier d'Hornung. On a de lui quelques tableaux représentant des scènes de l'histoire de Genève; il s'adonna surtout au portrait, dont il fit un grand nombre, remarquables par leur ressemblance. Plus tard, D'Albert-Durade se mit à peindre des vues des vieux quartiers, menacés, à cette époque de grandes transformations, et qu'il ne voyait pas disparaître sans regret. Cette préoccupation l'engagea à s'essayer à la photographie, alors à ses débuts, afin de reproduire plus facilement et fidèlement les vieux bâtiments dont il désirait conserver le souvenir. En 1857, il fut appelé à occuper le poste de conservateur de l'exposition permanente de l'Athénée, où il resta pendant vingt-neuf ans.

D'Albert-Durade était un esprit cultivé, ayant des goûts littéraires. Pendant un séjour qu'il fit en Angleterre, il avait acquis une connaissance parfaite de la langue anglaise, qui lui permit de traduire des ouvrages écrits dans cette langue. C'était un homme d'un caractère doux et sensible, presque féminin, et de petite taille.

\* \* \*

Reprenons la correspondance de George Eliot, installée maintenant dans son nouveau domicile:

« 11 octobre 1849. — M. et M<sup>me</sup> D'Albert sont vraiment des gens très intelligents avec lesquels il vaut la peine de rester une heure pour causer. Cela n'empêche pas madame d'être une excellente ménagère, dirigeant scrupuleusement sa maison et surveillant ses domestiques. Elle a décoré ma chambre de tableaux, l'un d'entre eux représente une superbe gerbe de fleurs jetée sur une Bible ouverte. J'ai un piano, que je loue; il y en a aussi un dans le salon. M. D'Albert joue et chante, et

il me dit qu'en hiver, ils ont des soirées pour chanter des messes et faire d'autres productions agréables.

« 26 octobre. — Avant de parler de moi, je dois réfuter les soupçons qui vous font croire que je représente les choses d'une façon trop agréable dans le but de vous faire plaisir. Je vous assure que mes lettres sont exactes, les erreurs, s'il y en a, sont dans ma façon de voir les choses.

« M<sup>me</sup> D'Albert prévoit tous mes désirs et fait de moi un enfant gâté. J'aime ces braves gens de plus en plus. Tout est tellement en harmonie avec mes sentiments moraux que je puis dire, en toute franchise, que, de ma vie, je n'ai jamais joui d'un plus complet bien-être que pendant cette dernière quinzaine. Quant à M. D'Albert, je l'aime déjà comme s'il était à la fois mon frère et mon père. Sa figure a plutôt un air hagard, mais toutes les lignes et les cheveux ondulés indiquent le tempérament d'un artiste. Je n'ai pas entendu ou vu un geste de lui qui ne soit en parfaite harmonie avec un raffinement moral exquis; réellement on se sent meilleur quand il est présent. C'est délicieux de l'entendre parler de ses amis: il les admire; on voit si clairement que, chez lui, il n'y a pas d'égoïsme. Sa conversation est charmante; j'apprends quelque chose à chaque repas.

« M<sup>me</sup> D'Albert a moins de génie et plus d'habileté; c'est une personne comme il faut, qui dit bien chaque chose. Elle élève ses enfants admirablement: deux gentils garçons intelligents, le plus jeune surtout a une expression lamartinienne qui peut vous rendre enthousiaste.

« Pour moi, c'est si heureux de ne pas trouver de mondanité chez des gens qui ne montrent aucune médiocrité, de sorte que je puis bien être enchantée. C'est délicieux de rencontrer une exception à la règle qui consiste à donner le moins possible tout en recevant le maximum; l'attitude des D'Albert envers moi est comme si j'étais un hôte qu'ils étaient enchantés d'honorer. Hier soir, nous avons eu une petite réunion de leurs amis intimes pour faire de la musique et M. et M<sup>me</sup> D'Albert me présentèrent à eux comme s'ils désiraient que je les connusse, comme s'ils souhaitent que leurs amis m'aiment et que j'aime leurs amis. Je n'ai donc pas le plus léger prétexte d'être mécontente, ni l'ombre de tristesse. Même la domestique Jeanne est charmante et me dit chaque matin de sa plus jolie voix: « Madame a-t-elle bien dormi cette nuit ? ». Elle met du feu dans mon chauffe-pied sans qu'on le lui dise et nettoie ma chambre très consciencieusement. Maintenant, je promets de vous ennuyer moins à l'avenir avec mes descriptions, mais je ne pouvais résister à la tentation de parler avec reconnaissance de M. et M<sup>me</sup> D'Albert.

« Adieu, chers amis, je vous embrasserai quand je serai de retour en Angleterre. Je commence déjà à penser à ce voyage comme à une impossibilité. Genève est si belle maintenant. Les arbres ont leur riche coloration. Coventry n'est rien en comparaison; mais voilà, vous êtes à Coventry et vous valez mieux que le lac, les arbres et les montagnes.



« 28 octobre. — Les promenades autour de Genève sont tout à fait délicieuses. — « Ah ! dit M<sup>lle</sup> Faizan, nous aurions un beau pays si nous n'avions pas des radicaux ! » — L'élection du Conseil doit avoir lieu au mois de novembre et l'on s'attend à une émeute. Le gouvernement actuel est radical et foncièrement détesté par toutes les « classes respectables ». Le vice-président du Conseil, le chef réel du gouvernement, est un jeune homme sans principes, horriblement endetté lui-même et en train de réduire le gouvernement à la même position.

« J'aime beaucoup ma vie de ville et l'aimerai encore davantage en hiver. Il y a pour moi un charme indescriptible dans cette façon de faire son nid : Vous entrez dans une maison dont l'aspect n'a rien d'attrayant, vous grimpez deux ou trois étages de marches en pierre froide et foncée ; vous sonnez à la porte très modeste et vous pénétrez dans une série de chambres commodes, confortables ou même élégantes. On y est hors de la portée des intrus et l'on n'est pas dérangé dans ses occupations par les gens du dehors. Tellement à l'abri des courants d'air froid à travers la porte des corridors qu'on se sent comme dans un doux nid, bien haut, dans un vieil arbre. J'ai toujours soupiré après une vie de cette sorte et je découvre que c'était comme une véritable intuition de ce qui me conviendrait.

« Juste en face de mes fenêtres, se trouve la rue dans laquelle vivent les sœurs de charité et, si je regarde, j'aperçois généralement ou bien l'une d'entre elles ou un ecclésiastique à l'air sérieux. Puis, une marche de cinq minutes me mène hors de toute rue, en face de beautés que, je suis certaine, vous aimeriez aussi, même si vous ne partagiez pas mon enthousiasme pour la ville elle-même.

« 4 décembre. — Mon état de santé m'oblige à renoncer à tout travail d'attention. Je me promène, je joue du piano, je lis du Voltaire, je cause à mes amis et prends, chaque jour, une dose de mathématiques pour empêcher mon cerveau de se ramollir.

« 23 décembre. — Je suis une série de conférences sur la physique expérimentale, données par le professeur de la Rive, l'inventeur, entre autres, de la galvanoplastie. La terre est couverte de neige et le gouvernement en train de niveler les fortifications.

« 28 janvier 1850. — Nous avons eu ici Albani, une sirène très grasse. Il y a eu quelques comédies admirablement jouées par des amis de M. D'Albert. L'un d'eux est supérieur à n'importe quel acteur professionnel que j'aie jamais vu. Il lit le vaudeville si merveilleusement que l'on s'imagine avoir, par sa seule personne, toute une troupe d'acteurs devant soi. C'est un bel homme de cinquante ans, plein d'esprit et de talent ; il s'est marié il y a à peu près une année.

« 9 février. — M<sup>me</sup> D'Albert me témoigne une tendresse infinie. Je l'appelle toujours « maman » et elle est exactement la créature sur qui l'on aime à se pencher pour être caressée. Je me suis trop abandonnée et je reviendrai en Angleterre aussi indisciplinée que jamais. Cet hiver très rigoureux a été un obstacle à la reprise de mes

forces. J'ai perdu des semaines à cause de maux de tête, mais je suis certainement mieux maintenant que quand je suis arrivée chez M<sup>me</sup> D'Albert. J'entends beaucoup de musique; nous avons une réunion musicale chaque lundi. A côté de cela, j'ai refusé les soirées qui sont aussi stupides et peu profitables à Genève qu'en Angleterre. Cette lettre vous convaincra que je n'ai pas été dévorée par les loups, comme on le craint à Rosehill. Les journaux anglais parlent de loups descendant du Jura et dévorant les habitants des villages, mais nous avons été dans une heureuse ignorance de ces horreurs inventées par les éditeurs.

« Cela vous amusera d'apprendre que je pose pour mon portrait à la demande de M. D'Albert, pas à la mienne. L'idée de faire une étude de mon visage est assez drôle. (Ce portrait se trouve à la Bibliothèque publique de Genève) (*pl. XX, 2*).

Je vais à l'église nationale de Genève chaque dimanche et je nourris mon hétérodoxie avec des sermons orthodoxes. En tout cas, il y a quelques hommes capables dans le clergé et je suis privilégiée d'être ici au moment où le plus remarquable donne une série de conférences. »

\* \* \*

Le séjour de George Eliot à Genève se termine au mois de mars 1850. Elle quitte Genève avec regret, car ce fut une période heureuse et paisible de sa vie. Cinq ans après son retour en Angleterre, elle épouse M. Lewes, qui l'encourage à écrire des romans sous un nom de plume afin de conserver l'incognito.

Après un long silence M. D'Albert reçut la lettre suivante:

« Est-ce qu'il vous arrive jamais de penser encore à une certaine Anglaise, née Marian Evans ? Elle semble peut-être avoir mérité que vous l'oubliiez, voyant qu'elle a laissé passer des années sans vous donner signe de vie. Mais, en réalité, elle n'est pas si blâmable qu'on le pourrait croire.

« Quand, il y a plus de deux ans, je vous ai écrit que nous allions nous établir sur la côte d'Angleterre, je ne pouvais pas vous donner notre adresse permanente, ne sachant pas ce qu'elle serait, et il ne me vint pas à l'esprit de vous en donner une autre. Ayant commis cette omission, je ne pouvais recevoir de vos nouvelles, et je n'avais pas le courage d'écrire, ne trouvant rien à vous raconter qui vaille la peine d'être expédié par dessus le Jura.

« Mais, au cours de ces trois dernières années, un grand changement s'est opéré dans ma vie, changement dont je n'ose croire que vous et M<sup>me</sup> D'Albert vous vous réjouirez. Sous l'influence du bonheur intense dont j'ai joui du fait d'une sympathie morale et intellectuelle complète, j'ai enfin trouvé ma véritable vocation, vers laquelle ma nature s'est toujours sentie attirée et pour laquelle elle a lutté paisiblement sans la découvrir. De quelle vocation pensez-vous qu'il s'agit ? — Je m'arrête pour vous laisser deviner...

« Je suis devenue une artiste, non pas comme vous avec le crayon et la palette, mais avec les mots. J'ai écrit un roman dont les gens disent qu'il les a remués très profondément, et pas seulement quelques personnes, mais presque toute l'Angleterre qui lit. Il a été publié en février dernier et déjà 14.000 exemplaires ont été vendus. Son titre est *Adam Bede* et le nom de l'auteur, sur la page du titre, « George Eliot », est un nom de plume. J'avais précédemment écrit une autre œuvre de fiction : *Scènes de la vie cléricale*, qui avait eu un grand succès littéraire, mais pas aussi populaire qu'*Adam Bede*. Les deux ouvrages sont publiés actuellement par Tauchnitz dans sa série de romans anglais. J'espère que vous ne croyez pas que je vous écris à ce sujet par esprit de vanité. Mes livres sont pour moi une chose sérieuse et leur contenu est puisé dans une douloureuse discipline et dans les leçons apprises péniblement au cours de ma vie passée. Je vous écris parce que je crois que votre bon cœur et celui de M<sup>me</sup> D'Albert éprouveront une véritable joie à l'idée qu'une personne, que vous avez connue quand elle n'était pas très heureuse, a été enfin bénie de ce sentiment d'avoir fait quelque chose pour laquelle il vaut la peine de vivre et de souffrir. Je vous écris aussi parce que je désire vous donner, à tous deux, une preuve que je pense toujours à vous avec un souvenir affectueux et reconnaissant.

« Mes livres sont une peinture de la vie anglaise tellement spéciale et détaillée que je me demande s'ils feront une aussi forte impression aux lecteurs étrangers. Pourtant, je ne peux m'empêcher de désirer que M<sup>me</sup> D'Albert puisse les lire, parce que je crois que les intentions dans lesquelles ils sont écrits éveilleront sa sympathie. »

La correspondance entre George Eliot et M. D'Albert continue et ne manque pas d'intérêt, comme on en pourra juger par les quelques extraits qui suivent :

« 8 décembre 1859. — Je puis comprendre qu'il y ait dans *Adam Bede* beaucoup de pages dans lesquelles vous ne retrouvez pas la Marian ou Minnie des anciens jours de Genève. Nous nous connaissions alors depuis trop peu de temps et j'étais dans une phase trop transitoire de mon histoire mentale pour que j'épanchasse sur vous mes premières expériences. Il me semble que je vous ai à peine parlé alors de la forte emprise que le christianisme évangélique avait eue sur moi entre quinze et vingt-deux ans, et des fréquents rapports que j'ai entretenus avec des gens sérieux de diverses sectes religieuses. Lorsque j'étais à Genève, je n'avais pas encore perdu l'attitude d'antagonisme qui va avec la renonciation à une croyance ; j'étais aussi très malheureuse et dans un état de discorde et de rébellion envers tous les miens. Dix ans d'expérience ont apporté de grands changements dans mon état intérieur.

« Je n'ai plus aucune opposition envers une croyance dans laquelle le chagrin humain et le désir ardent de pureté se sont exprimés ; au contraire, j'éprouve pour elle une sympathie qui l'emporte sur toute tendance à discuter. Je ne suis pas

retournée au christianisme dogmatique, ni à l'acceptation d'une doctrine ou d'une croyance, ni à une révélation surhumaine ou invisible, mais je vois dans le christianisme la plus haute expression du sentiment religieux qui ait trouvé jusqu'ici sa place dans l'histoire de l'humanité et j'éprouve le plus profond intérêt pour la vie intérieure des chrétiens sincères de tous les temps. Beaucoup de choses que j'aurais discutées il y a dix ans, je me sens maintenant trop ignorante et trop bornée dans le domaine de la sensibilité morale pour en parler avec une désapprobation assurée. Au sujet de la question de notre existence future, à laquelle vous faites allusion, j'ai passé par un changement analogue à celui que je viens de vous exposer, quoique ma conviction la plus ancrée soit que l'objet immédiat et la sphère propre de toutes nos émotions les plus hautes doivent être l'intérêt pour nos semblables qui luttent dans cette existence terrestre. Voilà ma réponse à vos questions sur ces sujets et j'espère que je ne me serai pas rendue plus obscure par mes explications.

« Nous sommes très désireux de trouver un traducteur accompli pour *Adam Bede*. Jusqu'à présent, j'ai refusé des propositions par crainte de voir une de mes phrases métamorphosées par les idées de quelqu'un d'autre. Je désire particulièrement que mes livres soient bien traduits en français, parce que les Français lisent si peu d'anglais et que, s'il y a quelque vérité salubre dans mon art, ils en ont certainement besoin pour purifier leur atmosphère littéraire. »

La conclusion fut que M. D'Albert devint le traducteur désiré des œuvres de George Eliot.

« 7 février 1860. — Je suis profondément satisfaite de votre consentement à entreprendre le travail de traduction de mes ouvrages. et j'y trouve plus qu'une satisfaction littéraire : j'éprouve un plaisir amical à la pensée que vous et M<sup>me</sup> D'Albert discuterez ensemble quelques-unes de mes pages. Mr. Lewes partage mon impression et mon plaisir de ce que je puis, comme auteur, avoir toute confiance dans mon traducteur. »

La correspondance continue :

« Juillet 1868. — C'est toujours délicieux pour moi de lire vos lettres. Vous avez le talent de me rappeler tous les petits détails qui sont associés à mes souvenirs et de faire ainsi un petit tableau de la vie que j'avais alors autour de moi. Par exemple, ce fils de M. Heyer, que vous mentionnez comme un étudiant en théologie, je me rappelle l'avoir vu debout sur la table de ma chambre comme un mignon petit garçon. Si ses excellents parents se rappellent de moi, veuillez les prier d'accepter mes meilleures salutations.

« Je me représente *maman* ayant l'air vénérable avec la beauté de l'âge, se tenant aussi droite que jamais et toujours le génie présidant à l'ordre et au confort de son intérieur. »

Mr. Lewes mourut le 28 novembre 1878 et, pendant bien des semaines après sa mort, George Eliot ne vit que ses proches parents ou les personnes qu'elle était obligée de recevoir pour des questions d'affaires. Elle continua cependant à écrire à M. D'Albert.

« 25 novembre 1879. — Il me semble merveilleux que M<sup>me</sup> D'Albert ait dépassé les quatre-vingts ans. Les années se raccourcissent quand je regarde en arrière et je me rappelle ma première entrevue avec elle et vous. C'est une grande bénédiction que son esprit soit paisible et lucide, et que votre famille soit une source d'intérêt et de satisfaction continuels.

« *Theophrastus such* » s'est très bien vendu en Angleterre et, dans la prochaine édition complète de mes œuvres, il fera le vingtième volume. Je puis très bien me représenter qu'il soit difficile à traduire.

« 15 novembre 1880. — Je vous remercie très sincèrement de m'avoir envoyé le récit du paisible dernier sommeil de ma réverée *maman*. Bienheureux sont les morts qui se reposent des luttes de cette existence difficile. Ceux qui sont à plaindre ce sont ceux qui survivent dans la solitude. Malgré les nombreux amis dont vous avez gagné la respectueuse considération, je suis triste en pensant que votre solitude pèsera sur vous d'un poids proportionné aux soins dévoués qui ont sanctifié votre vie depuis nombre d'années et vous l'ont fait chérir dans le but de pouvoir rendre une autre existence heureuse jusqu'à sa fin. Le fait que *maman* a conservé la pleine possession de sa douce intelligence, malgré sa faiblesse physique croissante, vous laissera d'elle, pour toujours, une impression de perfection. Il n'y aura ainsi rien à effacer de son souvenir sacré. »

\* \* \*

George Eliot mourut trois semaines après avoir écrit cette lettre, le 22 décembre 1880, sans souffrances prolongées et en pleine possession de toutes ses facultés. L'appartement du numéro 107 de la rue des Chanoines porte aujourd'hui le numéro 18 de la rue de la Péliisserie. La maison n'a guère changé depuis l'année 1850, lorsque George Eliot y mena la vie paisible qui était alors nécessaire au rétablissement de sa santé physique et morale ébranlée. Une plaque commémorative a été placée sur cet immeuble pour rappeler le séjour de la célèbre auteur anglaise.

